

Ainsi, en 1869, Nanbu Yoshikazu publia un traité intitulé *Shukokugo ron* («Pour l'amélioration de la langue nationale»); il fut soutenu par plusieurs intellectuels influents, tels le philosophe Nishi Amane et le philologue Otsuki Fumihiko.

Au début de l'ère Meiji (1868-1911), intellectuels et autorités envisagèrent une réforme de l'écriture, avec un remplacement de l'écriture chinoise par l'écriture kana et par l'écriture latine. Certains partisans de l'écriture alphabétique fondèrent la *Romaji kai* («Société pour l'écriture latine») en 1885, et publièrent le premier numéro de leur revue *Romaji zasshi*, cette même année. Le premier chantier de ce groupe fut la systématisation de l'écriture latine : comme les lettres de l'alphabet s'adaptaient à des langues variées, pourquoi ne pas élaborer une adaptation aux exigences du japonais ?

Le système vocalique du japonais est simple, ce qui facilitait l'adoption d'un modèle européen, dont le plus pur était l'italien. Les voyelles de tous les signes kana sont brèves et se prononcent en majorité comme les voyelles espagnoles brèves correspondantes. Les voyelles longues suivent les règles de la phonologie japonaise, deux morphèmes s'écrivant sous la forme de deux kana, que l'on peut transcrire comme *aa*, *ei*, *ii*, *oo* et *uu*.

Pour l'écriture des consonnes, les philologues de la *Romaji kai* s'inspirèrent plutôt de l'orthographe anglaise, représentant le son [i] par *shi*, le son [t i] par *chi* et le son [t a] par *cha*. Le missionnaire américain James Curtis Hepburn (1815-1911) utilisa ce système de la *Romaji kai* pour la troisième édition de son dictionnaire japonais-anglais de 1886, de sorte que le système fut ensuite connu sous le nom de système Hepburn.

Le géophysicien Tanakadate Aikitsu (1856-1952) avait proposé en 1881 un système différent, qui utilisait le *goju onzu* («Table des 50 sons»), une table de correspondance linguistique fondée sur les syllabes simples du système kana. Dans ce système, nommé *nipponshiki* («méthode japonaise»), [i] s'écrivait *shi*, [t i] s'écrivait *ti* et [t a], *tya*.

Les systèmes Hepburn et *nipponshiki* ont des principes opposés : le premier essaie d'optimiser la transcription conformément aux règles de l'anglais,

tandis que le second cherche une cohérence interne, fondée sur les règles de la phonétique. Malgré la dissolution de la *Romaji kai* en 1892, les deux systèmes eurent leurs partisans et furent utilisés pendant une période au cours de laquelle l'adoption des coutumes occidentales fut âprement critiquée. Les autorités, notamment, ne choisirent aucun des deux systèmes, ni aucun système intermédiaire.

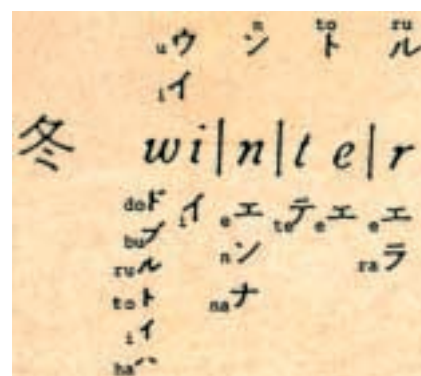
Il fallut attendre 1930 pour qu'une commission nommée par le ministère japonais de l'Éducation établisse des directives de représentation de la langue japonaise en caractères alphabétiques. La commission rendit son rapport en 1937, prônant un système plus proche du *nipponshiki* que du système Hepburn. Après un accord du gouvernement, ce système fut proposé sous le nom de *kunreishiki* (*romaji tsuzurikata*), «écriture latine officielle». Les différences entre les trois systèmes sont minimes (voir la figure 9).

La question de la substitution de l'écriture japonaise, simplifiée en 1948, ne fut alors plus abordée, bien que de nombreuses associations se soient fondées pour défendre cet objectif. Les partisans de la *yokomoji*, «les signes horizontaux», ainsi nommés en raison de la direction horizontale de l'écriture latine, ne retrouvèrent de soutien qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale,

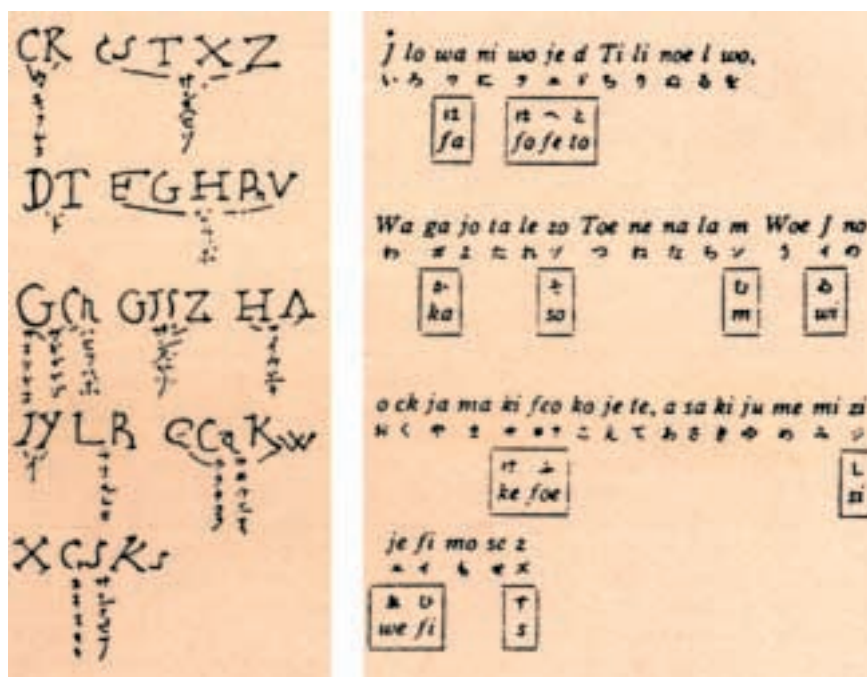
quand les Américains s'employèrent à promouvoir une réforme qu'ils jugeaient utile à la démocratisation du pays. Le conservatisme de la société japonaise fit échouer leur projet, mais l'occupation américaine fit entrer l'écriture alphabétique dans la vie quotidienne du Japon.

L'alphabet dans l'écriture actuelle

En 1954, le gouvernement japonais recommanda officiellement l'utilisation de l'écriture latine officielle pour



6. LE MOT JAPONAIS FUYU, «hiver» et son équivalent néerlandais *Winter*, avec sa prononciation (en haut) et le nom de ses lettres (en bas). L'exemple provient du texte *Oranda moji ryakko*, d'Aori Konyo, publié en 1746. La prononciation des signes kana fut intégrée ultérieurement. Le nom néerlandais de la lettre *w* est *dubbel-ve* ; *ve* est transcrit par [i-ha].



7. MAENO RYOTAKU disposa les lettres de l'alphabet latin selon les syllabes du système kana de sons proches (à gauche) dans son étude *Oranda yakubun ryaku* de 1771. À droite, on a indiqué sa transcription du poème traditionnel *I-ro-ha*.

la transcription alphabétique du japonais, mais il n'imposa pas ce système pour autant. Certains ministères, tel celui des Travaux publics, et certaines institutions, telle la Bibliothèque du Parlement, l'adoptèrent. D'autres organismes, le ministère des Affaires étrangères et le ministère des Transports, conservèrent le système Hepburn, qui resta le plus diffusé, sans doute parce qu'il était utilisé par la majorité des dictionnaires japonais-anglais et dans les livres de texte d'anglais, ainsi que dans les cartes de visite, les passeports, la presse japonaise de langue anglaise et dans l'étude du japonais à l'étranger. La présence Nord-américaine, à partir des années 1950, renforça les relations entre l'écriture alphabétique et la langue anglaise, et le *romaji* commença à être nommé *eiji*, «signe anglais».

L'utilisation «décorative» des signes alphabétiques, surtout par la publicité et le commerce, se développa alors, parce que les signes latins donnent aux Japonais une impression de modernité et d'exotisme; tout ce qui doit paraître moderne reçoit un nom alphabétique. Par exemple, aucun nom de voiture

n'est écrit en caractères kanji. Bien que les noms des marques soient initialement écrits en signes chinois, puisqu'il s'agit de noms propres (*Honda*) ou d'abréviations de désignations sino-japonaises (*Nissan*), c'est une forme alphabétique de ces noms qui apparaît sur les produits.

De même, les revues qui souhaitent offrir une image de marque moderne ont pratiquement toutes des titres alphabétiques : *Asahi Journal*, *Auto Sports*, *Baccus*, *Be Love*, *Brutus*, *City Road*, *The Computer*, *Cycle World*, *Dime*, *Emma*, *FM*, *Focus*, *Friday*, *Flash*, *Information*, *Jazz*, *Muffin*, *Olive*, *Quark*, *TV Cosmos*, *Viva Rock*... Pour tous ceux qui ne sauraient pas lire ces noms, une métaécriture en caractères kana est proposée. Dans le cas des mots étrangers, cette métaécriture est obligatoire. Les exemples précédents, d'origine anglaise, se prononcent comme en anglais, mais d'autres revues ont un titre écrit en français ou en allemand, comme *Le Cœur*, *Arbeit*, *Beruf* ou *25 ans*.

L'alphabet latin est également utilisé dans les abréviations de mots d'origine japonaise ou étrangère : KKD

(*Kokusai Denshin Denwa*, une compagnie téléphonique), CATV (*Community Antenna Television*), JNR (*Japanese National Railway*) ou TBS (*Tokyo Broadcasting System*). Pour indiquer les mesures, les poids et les formules chimiques, les Japonais utilisent toujours des abréviations alphabétiques, et ils écrivent généralement entre parenthèses, après le terme japonais correspondant, certaines abréviations internationales courantes, tels GDP (*Gross Domestic Product*, pour «produit intérieur brut»), OPEC, NATO, COMECON.

De plus en plus, des abréviations de mots anglais s'introduisent dans des textes japonais, tels PKO (*Peace Keeping Order*) et FAX, dont l'origine échappe généralement à ceux qui les écrivent ou qui les lisent. Enfin, des mots mixtes s'écrivent à la fois avec des caractères alphabétiques et des caractères chinois. Le plus souvent, les abréviations alphabétiques se prononcent comme en anglais, c'est-à-dire comme s'il s'agissait de lettres anglaises passées par le filtre du kana, indépendamment de la langue dont elles proviennent. Ainsi, la NHK (*Nippon Hoso Kyokai*), l'organisme de radiodiffusion japonais, se prononce [en-eit-kei], CD (*compact disc*) se prononce [si:-di], et BMW, [bi:-em-daburuju:].

Des mots alphabétiques s'ajoutent couramment aux mots traditionnels, dans les textes. Nous avons vu que les caractères kana servaient et servent encore de système de métaécriture; toutefois, tandis que le *romaji* était un système de signes destinés aux spécialistes il y a un peu plus d'une génération, l'*eiji* est aujourd'hui très populaire. Il est omniprésent dans les publicités écrites. Les enfants japonais apprennent aujourd'hui l'abécédaire à la maternelle ou à l'école bien avant d'apprendre des langues étrangères et indépendamment de cet apprentissage. Le travail quotidien de nombreux Japonais impose l'utilisation de textes écrits alphabétiquement, en japonais ou dans d'autres langues, de sorte que les signes alphabétiques sont de plus en plus fréquents dans les textes japonais, normalement pour représenter des lettres ou des mots étrangers, mais également parfois des mots japonais.

Cette évolution suscite évidemment les critiques des cercles conservateurs. Dans un article qu'il publia



8. La revue *Romaji zasshi*, publiée entre 1885 et 1892 par la Société d'écriture latine, prônait l'écriture de textes japonais avec des caractères latins. Elle parut de nouveau en 1905 sous le titre de *Romaji*.